

Big Brother Brazil et la Psychanalyse*

Edelyn Schweidson

Résumé:

Big Brother Brazil est la version brésilienne des "reality shows" télévisés dans lesquels l'invasion des intimités livrées aux spectateurs constitue l'appât essentiel. Des territoires relevant de la plus stricte subjectivité y sont de plus en plus annexés à des spectacles qui exaltent à loisir la barbarie d'un socius où la survie dépend de l'élimination d'autrui. La psychanalyse ayant été convoquée à participer à de telles distorsions, on peut se demander si elle n'a pas été elle-même annexée à l'univers concentrationnaire de la télévision.

Mots-clés: Big Brother Brazil; psychanalyse; voyeurisme; barbarie.

Mon neveu est devant la télé, avec le regard sidéré de ceux qui sont aveugles au monde. Je m'approche pour voir de quoi il retourne: sur le petit écran, un jeune homme insulte sans discontinuer une jeune femme, comme s'il ne pouvait plus se libérer de son rôle de destructeur. La jeune femme semble être sur le point de craquer: elle s'écroule dans un fauteuil en éclatant en sanglots et en répétant inlassablement qu'il l'aurait traitée de putain. Comme si elle expérimentait de l'intérieur cette putain que le jeune homme lui assénait. Est-ce qu'elle essaie de se reconnaître dans cette nomination nouvelle qu'elle dit la blesser ? Filmée au ralenti, elle parle et des gros mots viennent ponctuer ses phrases, des mots rendus visqueux par leur répétition. A-t-elle fini par craquer, l'insulte l'a-t-elle réveillée en lui faisant abandonner le rôle qu'elle a adopté ? Serait-ce plutôt du fait de la découverte récente de son humanité? Ou bien feint-elle de craquer pour se figer en victime, remporter des suffrages, des sympathies, et montrer du doigt son détracteur ? Car à la fin, seul l'un des deux va survivre. Et ce sont les autres membres du jury, téléspectateurs compris, qui décideront lequel sera éliminé. L'invitation faite à tous, des deux côtés de

l'écran, à tous ceux que le programme rive de plus en plus à ses visées expansionnistes, consiste à participer à des assassinats. La caméra fait un gros-plan interminable et semble accompagner sensuellement l'effondrement de la jeune femme. Tout est très lent, répétitif, la jeune femme accusant la jeune homme, le jeune homme accusant la jeune femme, la caméra qui s'attarde immobile, elle aussi fascinée peut-être par la scène qui se déroule sous nos yeux. Rien ne se passe, l'horreur est gelée.

J'essaie de m'informer. Il s'agit du programme Big Brother Brazil qui a été importé d'Europe et qui connaît chez nous un succès analogue. J'en reçois des échos dans mon cabinet de consultation. Adolescents et adultes en suivent passionnément le déroulement comme s'il s'agissait des chapitres d'un feuilleton ou des phases d'un championnat de football. Et je découvre que des personnes inconnues les unes aux autres devront vivre ensemble pendant 45 jours, exposées au public des spectateurs de la télévision durant toutes les secondes de la journée, et qu'elles devront tenter de s'éliminer les unes les autres, puisque pour gagner le prix de cinq cent mille réals, il faut être l'unique survivant de cette jungle "conviviale". Les téléspectateurs sont mis en situation de co-auteurs des événements, dans la mesure où ils sont appelés à juger qui il convient d'éliminer et à devenir eux-mêmes, s'ils le souhaitent, des astres potentiels de la télévision. C'est un psychanalyste, me dit-on, qui choisit les participants, je ne sais trop à partir de quels critères. On affirme que n'importe qui peut être choisi de même que n'importe qui peut devenir président des Etats-Unis d'Amérique. Cela me fait penser au gosse de la chanson de Chico Buarque de Hollanda, qui réalise son rêve d'apparaître dans les journaux lorsqu'il est assassiné. "Regardez donc, c'est mon petit..." se lamente sa mère inconsolable. Mais dans Big Brother, on ne pleure pas lorsque quelqu'un est éliminé, le deuil est chose inconnue du spectacle qui l'engendre, tout y est fête et nouvelle de fête. On célèbre le vainqueur du moment dont on est tous complices et auquel tous s'identifient. Pour en revenir à la question des critères, de même qu'il n'existe aucune règle dans la compétition pour la survie, tous les artifices et les ruses étant permises afin d'éliminer ses adversaires, on ne sait rien des règles qui présideraient à la sélection des concurrents : beauté des corps, apparence de vedettes?, ou n'aurait-on pas plutôt affaire à des critères moins apparents et qui permettraient de désigner

des personnes accoutumées au processus de bestialisation croissante de notre socius? Des êtres au corps et à l'âme musclés, amateurs des jeux du ring, de ces lieux où la mort seule, l'élimination du sujet dans sa totalité, lorsqu'on le précipite hors de l'écran, c'est-à-dire hors du monde, peut séparer les combattants.

Le programme n'en est pas moins vendu comme une naissance: aucune allusion à la mort ne transpire de cette élimination de personnes feignant de feindre d'être des personnages. Ce qui y est proclamé, c'est la réussite facile, le passage au statut de vedette, comme si rien de ce qui relève du fait de tuer et de mourir des deux côtés de l'écran de l'univers de la télévision ne devait être pris au sérieux. Seule est diffusée la naissance des étoiles, leur extinction y est omise.

Et cette présence d'un psychanalyste dans le programme? Quelle en est la signification? Il est culturellement notoire que la psychanalyse vise un monde plus humain où la subjectivité de chacun est toujours plus respectée et reconnue. La présence du psychanalyste aurait peut-être ainsi la fonction manifeste de cautionner ce programme comme étant de ceux qui contribuent à l'humanisation du monde. Que ce programme aboutisse justement à un résultat opposé, de sorte que le psychanalyste s'y trouve être au service de la barbarie croissante, il y a là un de ses nombreux aspects trompeurs et pervers. Le psychanalyste officie également, me dit-on, dans le "confessionnal", devant lequel est posé, exposé, tel un quartier de viande saignante, quiconque aura été tellement battu qu'il ne lui est plus possible de se le dissimuler à soi-même et que l'absence ne lui est plus supportable de ce mince filet lumineux d'humanité sans lequel tout est ténèbres. C'est là qu'intervient alors, original et novateur, ledit confessionnal, – et du même coup, le psychanalyste, si mes informations sont exactes – dans une distorsion radicale de toutes les valeurs de la culture. Dans ce confessionnal, me dit-on, ceux qui tombent sont remis sur leurs pieds afin de pouvoir se soumettre à un nouveau round de torture. Jusqu'à ce que soit atteint l'insupportable, jusqu'à sa suppression. Ce n'est pas un savoir ou une capacité que l'on y apprécie, ainsi qu'il est courant dans les compétitions de notre monde. Ce n'est pas le meilleur en géographie, ni celui qui s'y entend le plus en cinéma ou qui joue le mieux au tennis qui sera le gagnant. Dans les jeux de compétition où se mesurent des talents, des

capacités ou des idiosyncrasies quelconques, des règles existent, ainsi que des codes de respect mutuel et la distinction entre ce qui relève du jeu et la vie elle-même qui est indépendante des résultats transitoires des parties qui se jouent. Le joueur ne s'y confond pas avec la personne tout entière, sa continuité temporelle de sujet est épargnée des aléas de l'arène. Mais dans le cas présent, c'est bien la totalité de la personne qui est mise en question, dans sa capacité de rejeter au dehors, d'éliminer complètement, d'expulser, de déliter les autres. Et dans sa vulnérabilité de pouvoir aisément être délitée par les autres, ce qui lui est révélé par la situation. C'est la personne telle qu'elle est, pendant qu'elle parle, lorsqu'elle dort ou qu'elle mange que capture le voyeurisme de la caméra, dans ces moments où elle baisse la garde et donne en spectacle à tout un chacun ce qui la définit au plus intime de son être, ce qui est supposé devoir être encore préservé à l'intérieur d'elle-même, comme un sanctuaire. Et c'est bien par là que le spectacle attire les téléspectateurs, par cette chasse à l'homme qui sera violenté tout en se violentant eux-mêmes dans cet apprentissage de voyeurisme destructeur qui transforme en objet de consommation et de jouissance ce qui est vivant, humain, palpitant et vrai. Pour vaincre, les participants simulent, intriguent, nouent des alliances pour les rompre ensuite, valorisent le leurre et la ruse, se sachant exposés, de se dissimuler autant qu'il leur est possible, afin d'exister encore au-delà du spectacle, de préserver autant qu'il est en eux, à l'abri du voyeurisme vorace qui les guette, un reste d'intimité, un zeste de dignité qui leur permette de ne pas être réductibles à l'image qu'ils offrent et à leur quête de la destruction d'autrui.

En faisant usage de son titre, le psychanalyste nous dupe. Comme il a déjà dupé dans le passé, en de sombres épisodes où la psychanalyse a fait des pactes mortifères avec des agents mortuaires. Le psychanalyste nous dupe en n'agissant pas comme psychanalyste, mais comme un simulacre de lui-même, dont la fonction, peut-être majeure au sein du programme, est de cautionner les crimes comme étant des formes de conduite conforme aux normes établies et qui ne sauraient être en rien condamnables. Fonction que vient encore renforcer la dimension spirituelle d'un symbole notoirement religieux, celui du confessionnal, également réduit à n'être que son propre simulacre. Nombreux sont les appâts, la caution de la psychanalyse et de la

religion semblant autoriser tous les abus. Lesquels ne sont plus perçus comme tels. On fait passer pour norme ce qui devrait être tenu pour aberration. On ratifie ce qui est comme devant être. Le programme exalte ce qui est pervers dans le monde, apaise de possibles mises en question, stimule et donne ses lettres de noblesse à la compétition débridée où tuer n'est qu'une arme parmi d'autres.

Nous sommes en présence d'un soi-disant champ d'études pour éthologistes. D'un zoo naturel pour être humains dont les barreaux sont moins apparents et dans lequel on tente de recréer l'habitat des bêtes afin qu'elles puissent se comporter de la façon la plus naturelle possible. Sauf que dans le zoo, il n'est pas stipulé que les animaux doivent s'exterminer les uns les autres. Ici, à la télévision, où les humains interagissent, un élément de plus a été introduit, celui de l'expérimentation. Ils sont là dans le but de s'entredéchirer: telle est la raison d'être avouée du programme, avec l'acquiescement complaisant d'autorités et de professionnels qui ont droit de cité dans les milieux de la culture. On y tue, en temps réel et en direct. Ici venu, plus n'est besoin de symboles, si ce n'est les duperies déjà citées. Pas de masques non plus, à peine peut-être une certaine prise de distance des protagonistes à l'égard d'eux-mêmes et des autres afin de se rendre capables de tuer ou de mourir sans trop souffrir. Un autre stratagème consiste à faire en sorte que tous décident qui éliminer à l'occasion de chaque épisode : les juges sont ainsi les acteurs (acteurs d'eux-mêmes, s'entend), mais aussi bien les spectateurs (spectateurs d'eux-mêmes?) se confondant avec les tueurs, eux aussi incités à tuer, dans un spectacle sans limites, tous conviés sans distinction à ce *lager*, camp de la mort où les participants ne cessent d'affluer. Les téléspectateurs sont captivés, et par la vie en tant que spectacle mimant un quotidien où le droit humain fondamental à la vie est de plus en plus méprisé, et du fait de se sentir eux-mêmes agents du crime qui se perpète en votant en faveur de l'élimination de tel ou tel concurrent.

Le programme rend normatif un monde dont les principes éthiques et la compassion humaine sont les grands absents. Une situation limite y devient un modèle, générant des comportements semblables à ceux qui y sont montrés, donnant à entendre que c'est ainsi, en abolissant ce qui est le plus

intrinsèquement humain, que le quotidien accède à la “dimension majeure “ de spectacle.

Comme dans *Salo* de Pasolini, où les fascistes de Mussolini, officiants de l'enfer, travertissent toutes choses et usent de tous les moyens pour pervertir les jeunes qui sont en leur pouvoir. On y assiste à une terrifiante cérémonie de mariage revêtue à l'excès, de tous les symboles propres à cette sorte d'événement et pour laquelle un jeune homme et une jeune fille qui s'aiment ont été habillés en mariés . Les officiants en sont les fascistes, déguisés en prêtres, en juges et en agents de l'autorité. Dupent-ils les deux jeunes gens en leur faisant croire qu'ils sont vraiment ce qu'ils paraissent être, des protecteurs de l'intégrité de la vie humaine? Apaisent-ils leur proie pour mieux la soumettre? Et pour mieux en jouir avec la révélation du leurre? Toutes résistances abattues, ils ne s'empareront que mieux de leurs victimes. Dans *Salo*, les jeunes gens se protègent l'un l'autre et connaissent de véritables sentiments de soutien mutuel, d'amour, de rencontre. Ils résistent en s'aimant et opposent la force de ce qui est incorruptible à ce qui se proposait de souiller ce qu'ils ont en eux de de plus profond et de plus délicat – et qui les unit en faisant de chacun d'eux un monde pour l'autre; forcés à s'embrasser, ils s'embrassent pour de bon; forcés à se livrer à une relation sexuelle en public, ils trouvent protection dans les sentiments qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, ce qui leur permet de ne pas s'apercevoir qu'ils sont donnés en spectacle à la jouissance de leurs tortionnaires; une intimité se crée, plus forte que la perversion qui veut l'annuler; cependant, les pervers ne renoncent pas pour autant à leur projet et au moment où les jeunes amants vont sceller leur union et déjouer les visées des malfaiteurs, les fascistes travestis en prêtres, en juges et en témoins font irruption dans la scène et les séparent, se servent de cet amour des deux jeunes gens pour le souiller, le violenter, en violentant le jeune couple, en cueillant la fleur de l'amour afin de la détruire et de lui imposer l'horreur de la réalisation littérale de l'inceste qui en résultera.

Tel est le spectacle. Afin de capturer les participants sur l'écran et les participants de l'audience, les pièges ne manquent pas: on leur dit que la vie n'est pas ce qu'elle semble être, et les jeunes veulent savoir comment est la vraie vie, on leur dit que c'est amusant pour qu'on en rie, et la vie non amusante de la compétition pour le droit à la vie en échange de celle des

autres sera vue comme étant amusante. Et même sexualisée. Le crime est une diversion générale, nous devons donc trouver divertissant de nous tuer les uns les autres. On caricature le crime au quotidien en l'incluant dans l'ordinaire et en rendant explicite ce qui oriente les "convivialités" dans la jungle des communautés déchiquetées: l'élimination des autres afin que survive le plus apte, celui qui élimine le mieux, sans scrupules, en usant de tous les moyens, à la façon d'un acteur qui ne sent rien et pour lequel les autres ne sont eux aussi que des acteurs, dans un processus de pure désubjectivation.

Quant aux spectateurs, ils sont abandonnés à eux-mêmes: ceux qui ont un peu plus de moyens et d'intérêts culturels, ceux que l'on dénomme intellectuels et ceux qui croient encore que nous nous devons de protester contre la déshumanisation et qui ne sont pas encore totalement cyniques, ont migré sur la NET, ou sur d'autres chaînes câblées, et ne voient plus les émissions de la chaîne Globo ni les programmes de l'animateur Silvio Santos. Alors les jeunes captivés par Big Brother s'y trouvent annihilés par une caricature plus convaincante que ce qui y est caricaturé, puisqu'on y autorise encore plus d'horreurs sous l'oeil complaisant de la psychanalyse, en la personne de l'un de ses représentants, et de l'Eglise catholique, en la personne de son non représentant. Mais je n'ai lu aucune protestation en provenance de l'une ou de l'autre de ces deux instances. Ignoreraient-elles ce qui se passe ou craindraient-elles de perdre une partie de leur fidèle clientèle en critiquant la coqueluche des "joyeux" assassinats?

Les patrons de la télévision forment et déforment leur audience à leur gré. En se livrant à la caricature des droits humains fondamentaux dans la jungle des villes, ils condamnent ceux qui pensent de la sorte à apprendre les moyens d'y survivre. A faire l'apprentissage de la meilleure façon de tirer profit de la permission de tuer. Et à savoir comment se comporter, à quelles feintes avoir recours, pour mieux se tirer d'affaire. L'expérience en est faite, au bout du compte, sur le public lui-même: on met en scène un crime afin d'en observer les effets. S'il est accepté et consommé, rendu normatif, on passe à un autre, pire. C'est ainsi que l'on déforme le téléspectateur. On promeut et on intensifie l'escalade de la barbarie. Ceux qui ne s'y adaptent pas, ceux qui se refusent à ce jeu, seront aussitôt délités.

J'écris ici à propos du programme Big Brother après avoir eu de rares occasions d'y assister, et je n'ai pas voulu me forcer à le faire, mais le peu de temps que j'y ai consacré a suffi à me faire constater qu'il y a là un vrai motif d'inquiétude pour nous tous, et de quoi véritablement s'alarmer. Surtout en tant que psychanalystes, car la psychanalyse y est nommée pour cautionner la barbarie.

* Version modifiée de l'article publié par la revue Pulsional, numéro 159, juillet 2002